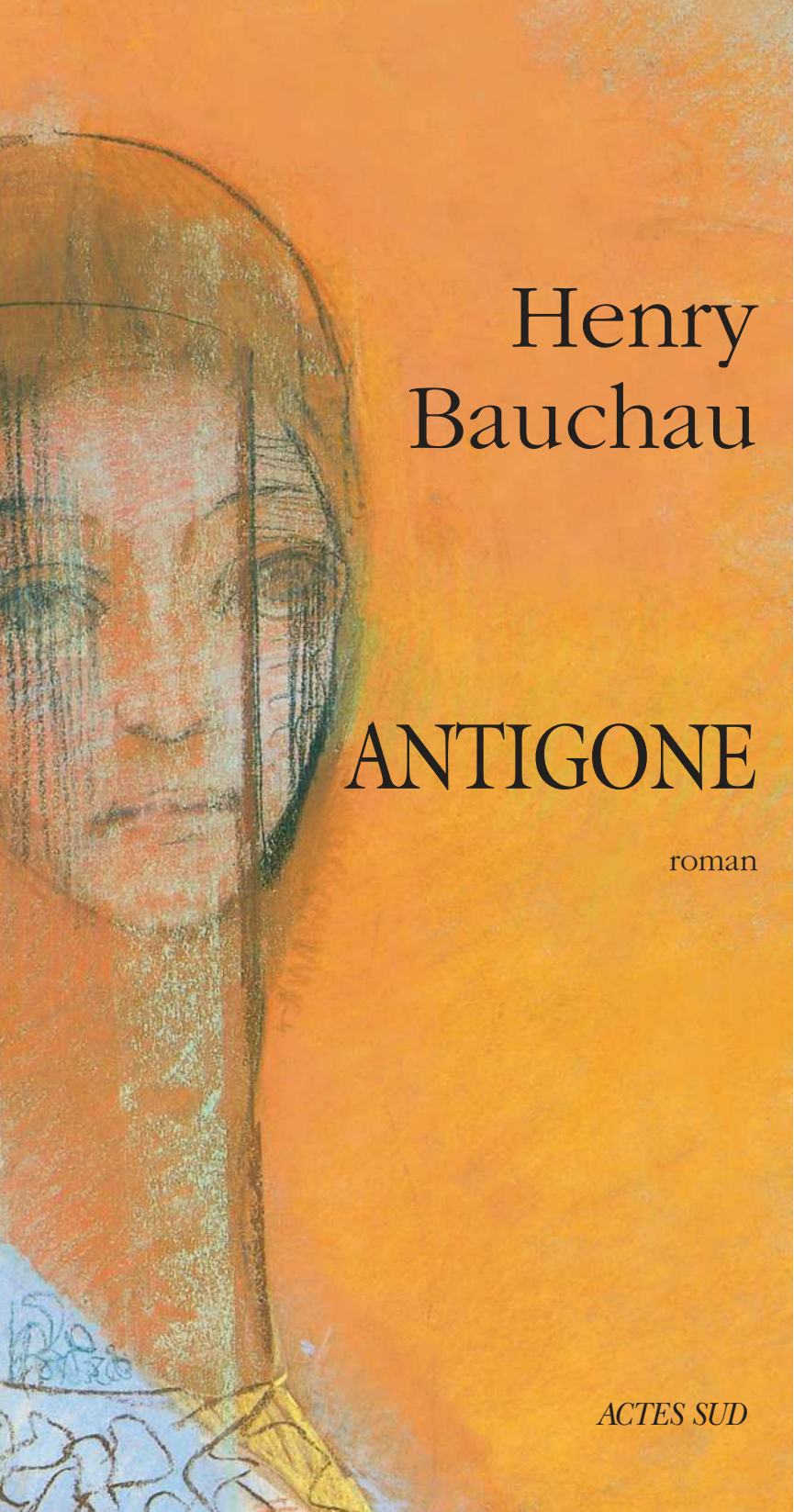




Henry
Bauchau

ANTIGONE

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Lumineuse, féminine, intrépide, l'Antigone d'Henry Bauchau nous est peut-être plus présente que celle des dramaturges. Et sans doute fallait-il un roman pour vraiment incarner les passions de la jeune mendicante qui, après avoir suivi son père, le roi aveugle, des années durant jusqu'au terme de son parcours, contre toute prudence prend le chemin de Thèbes avec l'espoir d'empêcher la guerre entre les fils de Jocaste, ses deux frères tant aimés. Commence alors pour elle une suite d'épreuves, de doutes, d'humbles joies et d'inexorables déchirements. Traversée d'épisodes sublimes où resplendissent la beauté des chevaux, l'éclat des armes et la vaine gloire des combats, l'*Antigone* de Bauchau n'en est pas moins une œuvre d'écoute et d'attention à la souffrance, qui chante les regrets de l'amour, l'apaisement des blessures, l'ambivalence des désirs, les mystères de la filiation. Dans une écriture limpide, semblant souverainement précéder toute rhétorique, Henry Bauchau traverse les âges de l'humanité jusqu'à atteindre un temps des origines, une matière première des passions et des arts, d'où il fait soudain jaillir cet événement merveilleux : la naissance du théâtre. Par-delà les éblouissements que nous procure parfois la littérature, il y a bel et bien dans ce livre quelque chose d'éternel. Comme est éternelle Antigone, figure laïque et rédemptrice, symbole de paix et de féminité, qui défie les lois viriles de la haine – et nous éclaire depuis des millénaires, face aux millénaires à venir.

Romancier, poète, dramaturge, Henry Bauchau s'est notamment fait connaître par La Déchirure (Gallimard, 1966), Le Régiment noir (Gallimard, 1972), et par plusieurs ouvrages de poésie – dont sa Poésie complète (Actes Sud, 1986). Mais c'est surtout avec Œdipe sur la route (Actes Sud, 1990) puis Diotime et les lions (Actes Sud, 1991) qu'il a connu une consécration internationale. Il est en effet aujourd'hui traduit dans toute l'Europe, aux États-Unis, en Chine et au Japon. Henry Bauchau est né en 1913 en Belgique. Il vit à Paris.

ACTES SUD

© ACTES SUD, 1997
ISBN 978-2-330-08809-5

Illustration de couverture :
Reconstitution de la fresque du joueur de lyre,
du "Palais de Nestor"
Chora, Museum, Trifyllia

HENRY BAUCHAU

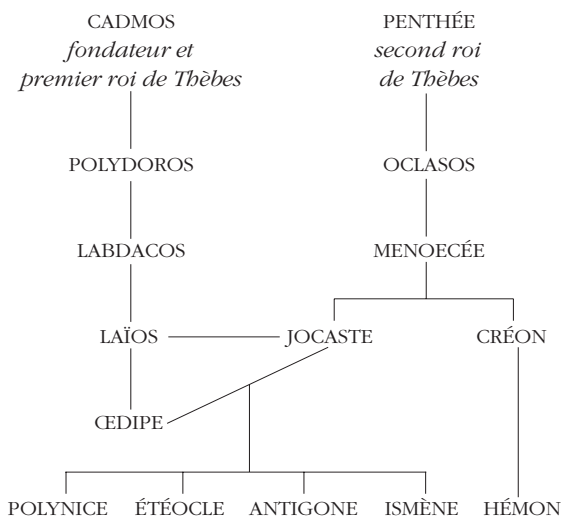
ANTIGONE

roman

BABEL

à Marc Quaghebeur

GÉNÉALOGIE



I

LE TEMPLE ROUGE

Depuis la mort d'Œdipe, mes yeux et ma pensée sont orientés vers la mer et c'est près d'elle que je me réfugie toujours. A l'ombre d'un rocher, j'écoute la rumeur du port et des hommes et les cris des oiseaux de mer. Je me souviens du jour où Jocaste m'a dit : "N'oublie jamais, Antigone, que ton père est d'abord un marin." C'est ce marin qui m'a emmenée dans son vertigineux voyage jusqu'au lieu qui me faisait si peur. Ce lieu qui, après dix ans sur la route, est devenu Athènes, où je suis seule maintenant, en deuil, sur le bord de la mer. Je contemple dans le ciel un oiseau qui a de grandes ailes, les grandes ailes d'Œdipe, de Jocaste et de Cléos quand il peint. Je ne suis pas ainsi, je ne suis pas faite pour le grand ciel et les grandes pensées.

Œdipe, un jour, s'est brusquement tourné vers moi et a dit : "Tu n'as jamais été sur la mer, Antigone, et pourtant tu es un vrai marin. Sans voiles, sans gouvernail, voici des années que tu navigues, sans chavirer, dans mon aveuglement, mes vertiges, la folie de Cléos et la mienne." Je retrouve en moi cet instant de bonheur sur la route invisible où nous ne cessions de nous perdre.

L'ami de Cléos, Narsès, revient du port où il est allé voir si ses bateaux étaient prêts pour un

prochain départ. Il s'assied à côté de moi et me dit que la fresque du temple rouge est achevée. Clios souhaite que j'aie le voir demain. Pourquoi ce temple est-il rouge ? Narsès m'explique que c'est une grotte où, depuis les temps les plus reculés, les pêcheurs et les bergers viennent implorer et honorer le dieu. Cet antre obscur a inspiré Clios, il a recouvert l'entrée d'un rouge ardent qui s'est, peu à peu, étendu au temple tout entier.

Le lendemain l'aube est très pure, aérienne, tandis que nous montons vers le temple, par un sentier tracé à peine. La grotte est cachée parmi des rochers, éblouie par le soleil, je ne découvre pas tout de suite son entrée. Soudain le rouge est là, un rouge impérieux, qui subjugué, à la manière de Clios. J'ai aussitôt plaisir à le voir, à le respirer, à sentir sa joie dans mes paumes. Je désire m'engager plus avant dans sa sonorité. Je suis dans un rouge en mouvement. Je le touche sur les parois merveilleusement polies, je marche sur lui quand il prend la forme de larges dalles. Le rouge s'enfonce dans le noir et s'y mêle sans se perdre, de son audacieuse lumière Clios a fait jaillir mille couleurs.

La grotte a la forme d'une demi-sphère qui s'allège en s'élançant légèrement vers le haut. Je suis émue par cette forme parfaite et par le jeu, le ruissellement des rouges, éclairés, assombris, transformés l'un par l'autre. Mon regard s'habitue à cette lumière mystérieuse et découvre la fresque qui me fait face.

Le dieu et le monstre s'affrontent, Python a été transpercé de plusieurs flèches et l'une d'elles est encore enfoncée dans sa chair. Il est pourtant parvenu à s'approcher de l'archer céleste, à le contraindre au corps à corps. Le combat

approche à sa fin, car les deux antagonistes sont à la limite de leurs forces. Le monstre est recouvert d'un poil gris où le sang et les blessures tracent de profonds sillons. Entre ses cornes et sur son encolure flotte une longue chevelure blanche. C'est par cette crinière effrayante que le dieu l'a saisi, l'empêche de se servir de ses cornes et tente de le renverser.

Le dieu est le dieu du soleil levant, ses armes brillent, il est entouré de lumière. Le combat est sévère, mais la victoire du dieu certaine. Le monstre et les forces de l'ombre résistent encore en cédant du terrain, quand le soleil envahira tout le ciel, ils seront chassés de leur ancien repaire.

Depuis que je suis dans le ventre du rouge, dans sa pénombre maternelle, je suis sous l'action de l'extrême. Tout m'éclaire sur l'ardent sentier que Clios et Narsès ont tracé, tout sauf la fresque.

J'aime le dieu du soleil levant, ses flèches, son orgueil de garçon triomphant mais j'aime aussi le monstre à la chevelure blanche, sa lourde matière ancestrale et les épreuves de sa vieillesse. Il est la mémoire obscure et rustique de vérités que l'archer du ciel ignore encore et méconnaîtra peut-être toujours. Il est faux, il est dangereux de le vaincre pour le chasser d'ici et de vouloir dédier entièrement à la lumière son royaume souterrain. Clios a fait un admirable travail mais dans des vérités froides qui ne répondent pas à l'insondable opacité du rouge qui ne cesse de m'exalter.

Narsès me regarde, il a vu mon enthousiasme jusqu'ici et il est surpris de mon silence. Il me demande comment je trouve la fresque. Je suis atterrée de découvrir ma déception alors

que j'aime tant ce que fait Clios quand il est inspiré par la danse et la générosité des couleurs.

“Il faut que je la regarde seule et plus longtemps.” Narsès me comprend peut-être et me quitte.

Quand Clios a terminé son premier vase peint, il l'a apporté tout joyeux à Œdipe. Il lui a fait suivre du doigt les dessins et lui a décrit les couleurs. Œdipe a dit : “C'est beau.” J'ai été très heureuse, Clios aussi. Mais comme Œdipe n'ajoutait rien, Clios a changé de visage, il a crié : “Est-ce que cela suffit ?” Œdipe n'a rien répondu et Clios a vécu plusieurs jours dans le chagrin et sans doute le désespoir, puis, peu à peu, comme s'il sortait d'une grave maladie, il s'est remis à peindre et à montrer ses vases à Œdipe. Il en a encore brisé beaucoup, mais s'il voyait Œdipe sourire et promener longuement ses mains sur le vase, il était heureux et le gardait. “C'est ainsi, a-t-il dit un jour, qu'Œdipe, sans jamais voir ce que je peignais, a fait de moi un peintre.”

Ce qui manque à la fresque est pourtant présent dans le rouge émerveillé qui est un abri sûr et chaud, un repaire. Comme celui qu'Œdipe a su retrouver et d'où son chant s'est élevé. Est-ce que le dieu nouveau peut chasser l'ancien de l'enfantin repaire, lui enlever la lumière et le partage du rouge ?

Pendant que je contemple la fresque, Clios entre sans bruit. Mon silence la lui fait voir autrement. Il découvre, dans mon regard, que l'œuvre qu'il croyait achevée ne l'est pas et qu'elle exige encore de lui un immense travail.

La colère le prend, il m'interpelle :

“Qu'est-ce qui manque ?

— Ce n'est qu'un combat, Clios, il n'y a pas d'échange."

Cela semble désespérer Clios : "Un échange... un échange de quoi ?"

Je me risque : "Un échange de sang.

— Alors il faut tout détruire, tout effacer !"

Il saisit une brosse, la plonge dans la couleur. Narsès qui vient d'entrer le supplie : "Patiente !"

Trop tard, déjà Clios se rue vers la fresque pour la recouvrir. Terrifiée, j'ai dû changer de place en l'écoutant car je me trouve sur son chemin. Il tente de me repousser mais il est gêné par sa brosse : "Ne détruis pas tout. C'est là. Presque là."

Il jette sa brosse, saisit mes bras avec colère : "Presque, qu'est-ce que cela veut dire presque ?... Rien !"

Il me fait mal, sa détresse déborde sur la mienne et avive le deuil d'Œdipe, dont tous deux nous souffrons. Tandis qu'il me secoue furieusement, une question étrangement affleure : "Par où as-tu commencé, Clios ?"

Il est surpris : "Par le seuil, tout était noirci par le temps. J'ai eu besoin du rouge.

— Et ensuite ?

— Nous avons progressé de rouge en rouge, puis nous avons percé le puits de clarté et la lumière du dieu est apparue."

J'ose lui poser encore une question : "Tu as suivi tout le chemin du rouge, pourquoi l'as-tu quitté en commençant la fresque ?"

Cette question frappe Clios comme l'éclair. Sa colère tombe, il ne m'écoute plus, il se précipite sur ses pinceaux et ses couleurs. Il appelle Narsès à l'aide, il m'appelle : "Vite, reprenons le chemin du rouge, tant qu'il est en moi tout

brûlant.” Tout son corps aspire à l’action et veut nous entraîner, nous soumettre à son rythme.

Je voudrais réfléchir aux questions que j’ai posées et qui ont si fortement bouleversé Clios. Il ne m’en laisse pas le temps, il me met des pinceaux dans les mains, m’indique avec sa précision rapide quelles couleurs utiliser et où je dois les poser. Il veut que je commence tout de suite, pendant qu’avec Narsès il prépare de nouveaux rouges. Puis, laissant faire son compagnon, il revient à la fresque qu’il affronte dans une danse ou un combat plein de gestes d’amour. Il pose sur elle de prestes touches de couleur. Parfois il se rue sur la fresque et semble la blesser, la contraindre, d’autres fois c’est avec une infinie douceur qu’il s’approche d’elle et l’effleure à peine de son pinceau. Il nous aspire si fortement dans sa spirale de gestes et d’émotions, dans sa course et ses bonds de cerf altéré que nous oublions tout le reste.

Transformé par l’action de Clios, le dieu du soleil devient un dieu rouge, couvert du sang du monstre et du sien. Son corps admirable est ravagé lui aussi par la souffrance et la colère. Le rouge, cerné par le noir, s’étend et grandit, mais la lumière persiste et gagne le corps massif du monstre.

La nuit est tombée, Narsès allume des torches, Clios n’arrête pas la danse savante et sauvage dans laquelle il nous entraîne. Mon corps cède. Clios me soutient et me fait asseoir avec une subite douceur. Narsès et lui m’arrangent au pied du grand mur rouge aux courbes protectrices une sorte de couche où je m’endors.

Je m’éveille plusieurs fois pendant la nuit, les deux hommes peignent toujours, puis il n’y

a plus que Clios. C'est sa danse, c'est la violence de son esprit, peut-être, qui créent autour de la fresque l'étrange tumulte que je perçois jusque dans les profondeurs du sommeil.

Le matin, quand je m'éveille, Narsès me dit que Clios a travaillé toute la nuit. La fresque est terminée et il est sorti se détendre. Thésée nous a envoyé un repas magnifique. Clios viendra le partager avec nous et nous montrer la fresque qu'il a voilée d'une toile.

Il surgit sans aucun bruit, les cheveux en désordre, son beau visage secret marqué par la fatigue. Nous sommes épuisés, affamés tous les trois, le repas est presque silencieux, mais nous partageons l'allégresse d'avoir fini la tâche. Je m'étonne de voir que le puits de clarté diffuse moins de lumière qu'hier.

“Je l'ai partiellement masqué, dit Narsès, Clios pense que ce n'est plus un puits mais une blessure de lumière.

— Est-ce que le sanctuaire ne sera pas trop sombre ?

— Il y a maintenant une autre lumière”, dit Clios.

Je lui demande de dévoiler la fresque : “Retournez sur le seuil, et avancez lentement comme des suppliants.”

Au sortir du souterrain la fresque fondue dans la totalité du rouge ne se discerne plus que par les rayons sourds qu'elle émet. Elle n'est plus éclairée comme hier par le puits de clarté, elle darde au contraire ses couleurs vers cette blessure du ciel que Clios a voulue. Lorsque nos yeux se sont habitués à la pénombre mouvante et au flamboiement des rouges dans la grotte, les formes et les gestes des combattants nous apparaissent avec une force croissante.

Les adversaires sont tous les deux couverts de sang, le pelage du monstre n'est plus gris mais bleu, coupé de taches sanglantes qui s'éclaircissent là où son corps est proche de celui du dieu. Le corps triomphant du dieu s'est assombri au contraire et les formes des deux combattants semblent moins s'opposer que s'étreindre et mutuellement se soutenir.

Clios dévoile le bas de la fresque. Un feu s'élève maintenant du sol et sépare, jusqu'à la taille, les deux combattants. Né de leur combat, il assigne des limites à leur conflit. Ses flammes sont la seule partie de la fresque que ne dominent pas le sang ou les muscles noirs de la lutte. Le feu est l'exultation du jaune et l'allégresse du blanc, tout en joie sa lumière éclaire, réchauffe et fait face à ce qui manque dans la blessure du ciel.

La force et la jeunesse du nouveau l'emportent, le soleil levant a fait reculer le monstre et ouvert un nouvel espace de lumière. Il ne l'a pas chassé ni vaincu, il ne pourrait plus le faire sans se brûler et Python ne peut plus espérer de revanche. Le feu guerrier les a brûlés, il les a aussi transformés. C'est ensemble, ici et à Delphes, qu'ils devront habiter et, unique et multiple, laisser retentir la parole.

Nous contemplons longtemps cette nouvelle et mystérieuse naissance de deux et d'un seul nouveau dieu, puis Clios demande à Narsès d'aller prévenir Thésée que la fresque est achevée. En l'attendant j'aide Clios à pratiquer quelques retouches, il s'arrête soudain :

“En retournant à Thèbes tu vas suivre, toi aussi, tout le chemin du rouge. Tu seras en grand danger, au centre de la guerre entre tes frères. Est-ce nécessaire, Antigone ?”

Je pose encore deux touches aux endroits qu'il m'a indiqués. Je me redresse : "Je suis toujours sur la route, Clios."

Il ne se fâche pas, il prend ma main avec une douceur toute nouvelle chez lui et qui vient sans doute d'Io, son épouse.

"Crois-tu qu'Edipe aurait approuvé ta décision ?
— Certainement pas."

Clios voit déjà le refus qui est au terme de notre entretien, pourtant il insiste :

"Pourquoi, Antigone, pourquoi ?"

Je me durcis de plus en plus et en même temps je pleure :

"Pourquoi ? Parce que je ne suis pas Edipe, je suis moi."

Ma voix se casse sur ce mot que je déteste, il comprend qu'il n'y a plus rien à ajouter et qu'il doit m'accepter comme je suis. Il me fait asseoir à côté de lui sous la profondeur, l'immensité du rouge. Nous sommes tristes tous les deux, merveilleusement tristes, nous nous enfonçons dans les rivières et le grand fleuve du rouge. Nous brûlons notre chagrin et notre espoir dans la flamme du combat, dans celle du partage, qui vont éclairer les yeux et les cœurs tant que survivra l'amour des couleurs. Clios est épuisé, il s'endort à côté de moi. En face de la fresque, l'ouverture, la blessure du ciel, calculée avec tant de soin et de mesure par lui, veille sur l'abondance du rouge, l'équilibre des noirs et la rigueur de l'espérance.

Clios dort toujours lorsque le roi entre dans le sanctuaire avec Narsès. Thésée est surpris de l'importance du travail fourni par Clios en si peu de temps et ne veut pas qu'on l'éveille. Ses yeux accoutumés à la pénombre lumineuse du temple, Thésée tourne et retourne autour de

la fresque, et la contemple sous tous les angles. Finalement, il va s'asseoir en face d'elle et, fermant les yeux, se recueille.

Clios s'éveille, avec de brefs gémissements, comme si la certitude qu'il ressentait ce matin d'avoir fait une œuvre accomplie l'avait abandonné.

Le roi nous dit : "La fresque que j'ai vue à ses débuts était plus triomphante, peut-être plus belle que celle-ci. Peu importe, le triomphe est bref et la beauté n'est qu'un passage. Avec tes compagnons, Clios, tu es allé plus loin et tu as exprimé l'espérance d'Athènes."

Il contemple encore la fresque et soudain :

"Que veut nous dire ce bleu, que tu as fait apparaître sur le pelage du monstre ?"

Jamais Clios n'a commenté un de ses tableaux, il répond : "Je l'ignore, la fresque avait besoin de bleu, je l'ai mis où il manquait."

Thésée se tourne vers moi :

"Et toi, Antigone, que ressens-tu devant ce bleu ?"

Je suis surprise, je balbutie : "Le bleu... le bleu du monstre, c'est la mer."

Thésée approuve : "C'est la mer... la vigueur d'Athènes que le dieu devra contenir par l'étendue de son regard."

Thésée remercie encore Clios et Narsès de leur travail et me demande de l'accompagner. En arrivant près du seuil il me dit que de grands périls m'attendent à Thèbes. Il faut une prêtresse au temple rouge, une prêtresse inspirée et je suis celle dont il a besoin. Si j'accepte son offre, je contribuerai à l'avenir d'Athènes, mais aussi à la mémoire et à la gloire d'Edipe.

Il me dit cela avec tant de force et de bonté que mes lèvres ne peuvent proférer un refus.

Je ne puis, avec tristesse, que lui dire non de la tête. Thésée est un homme de génie, un roi qui exige beaucoup de lui-même et de tous, un profond politique. Il n'est pas habitué aux refus, je crains de provoquer sa colère, c'est méconnaître sa grandeur. Nos yeux se croisent et je lis dans les siens une sorte d'approbation. Il franchit le seuil, redresse sa haute taille dans le vent qui vient de la mer. Il me regarde encore un instant en silence et, d'un geste royal, me bénit.

II

LA FORÊT

Comme le voulait Œdipe, c'est sans rien que nous sommes arrivés à Athènes, malgré les offres de Thésée j'ai voulu en repartir de même et continuer jusqu'à Thèbes notre voyage de suppliants. Clios m'accompagne, il n'emporte lui aussi que son javelot, son couteau et un petit sac dont il ne me dit pas le contenu.

Le voyage est lent comme nous le souhaitons tous les deux. Longues étapes sinueuses, souvent solitaires, car Clios désire comme moi l'isolement et choisit les chemins les plus écartés. Vers le soir il s'arrange pour arriver à une maison basse, au toit de pierres plates où le nom d'Antigone nous assure l'accueil et souvent l'amitié.

Le bonheur d'être à nouveau ensemble sur la route se mêle au deuil et nous sentons peser en nous l'absence d'Œdipe. Je suis Clios sans jamais l'interroger sur la direction qu'il prend, si le chemin est assez large, ce qui est rare, je me place à côté de lui. Alors il prend ma main et je suis heureuse qu'il la sente confiante et détendue dans la sienne mais après un moment il vaut mieux que je la retire. Clios sait que, pas plus que lui, je n'entends interrompre le long chemin que nous devons faire l'un vers l'autre pour apprendre à nous séparer de nouveau.

Cedipe nous manque, sa haute silhouette, son bâton fier ou sondant la voie, ses chants qui faisaient vivre le passé ou suscitaient l'espoir. Parfois nous souffrons tant de sentir encore en nous sa pensée méditative ou ses silences que Clios ralentit le pas. Alors je le devance afin que mon ombre au moins le protège. Je croyais qu'il ne s'en apercevait pas, il me dit un soir en riant : "L'ombre d'Antigone est encore plus précieuse que sa lumière."

Nous marchons ainsi pendant de longs jours et, malgré le deuil persistant, une sorte de bonheur s'établit entre nous. Le matin vient pourtant où je dois lui dire : "C'est toi qui nous guides, Clios, je ne sais pas où nous sommes, n'oublie pas que je vais à Thèbes."

Il ne répond pas et se met en marche, j'insiste : "C'est ma route, tu le sais."

Il se met en colère : "C'est une route de sang et de malheur."

Il s'arrête mais je continue à marcher, il me rattrape :

"Ce soir nous ne serons pas très loin de Thèbes. Demain, je te mettrai sur la route et nous nous quitterons. Je ne veux pas partager ta folie, je ne t'accompagnerai pas jusqu'à Thèbes."

Toute la journée, le poids de ces paroles pèse sur nous et nous sommes incapables de nous parler. A la fin de l'après-midi nous pénétrons dans une forêt, après la longue route au soleil, règne là une fraîcheur délicieuse, les feuilles remuent faiblement sur les arbres et on entend un bruit d'eau vive. La douceur de l'heure nous pénètre, les griefs s'apaisent et je puis me risquer à prendre la main de Clios dans la mienne sans qu'il s'y refuse. Quand nous arrivons au bord d'un ruisseau des souvenirs bienheureux se

raniment et Clios propose, à mon vif plaisir, de nous arrêter là pour boire. Je m'agenouille sur la rive, j'effleure l'eau de mes lèvres et me redresse pour, dans mes mains, en offrir à Clios. En faisant cela je vois le reflet de Clios dans l'eau, comme je l'ai vu à notre première rencontre. Nos deux visages un instant ne font plus qu'un, cela me trouble et je m'écarte pour ne plus voir que le sien.

Sous ses cheveux noirs et bouclés, Clios a toujours sa beauté rebelle et son air de liberté sauvage. C'est son sourire qui a changé, le pli amer et cruel s'est adouci, il n'est plus le garçon forcené auquel la mort de ses parents et les dures guerres de clan avaient fait croire qu'il n'y a rien à perdre, rien à espérer. On voit que s'il est encore dans la colère – et il y sera peut-être toujours – il est aussi dans l'amour et qu'après avoir quitté Œdipe il a continué seul son chemin dans les patiences et les éclaircies de la peinture. Je vois aussi qu'il est maintenant l'homme d'une femme, le père de petits enfants et le chef d'un clan solide et menacé. Je pense : Comme Œdipe et Io l'ont changé. Je puise à nouveau de l'eau et la lui offre dans mes mains. Il la boit, il m'en redemande plusieurs fois et je voudrais bien n'être pour lui qu'une grande coupe manuelle toujours prête à apaiser sa soif. J'ose le lui avouer, il me dit en embrassant mes paumes : "C'est ce que tu as été pour moi, c'est grâce à toi que je suis sorti du crime."

Je voudrais le croire mais je n'y parviens pas tout à fait.

Clios part remplir l'outre qu'une paysanne nous a donnée et j'en profite pour me regarder dans l'eau, je ne suis plus la longue princesse maigrelette, ignorant tout de la vie, que Clios a

voulue et frappée, il y a dix ans. Je découvre dans mon reflet une ombre de tristesse, une secrète usure qui n'apparaît pas dans mes traits mais qui, presque invisible, est déjà inscrite dans mon regard. Il y a trop de choses que j'ai vécues trop tôt et un renouvellement de l'être que je n'ai pas connu. Ce qui me manque c'est l'aspiration à vivre, l'exigeante adoration du petit enfant que je n'ai pas eu, c'est l'amour que je n'ai pu lui donner et qui déborde en moi inutilement. Je m'effraie de cette image de moi-même que j'ignorais et qui me signifie une perte immense, peut-être un égarement.

Alors que tout se brouille dans mon regard et que je me sens au bord des larmes la main de Clios se pose sur mon épaule et m'invite à me relever. Il est en face de moi, il me sourit sans ses défenses d'autrefois. Il me laisse voir qu'il me trouve belle et m'aime telle que je suis. Je reprends confiance, la joie surgit en moi, sans effacer ce manque que Clios heureusement ne voit pas. Il me prend la main et nous remontons lentement le cours du ruisseau qui parfois s'ébroue ou se répand en cascates, déjouant l'obstacle des pierres. Nous parvenons ainsi à l'endroit où Clios, il y a dix ans, a construit un petit barrage au sommet duquel nous découvrons un bouquet fraîchement cueilli, composé de fleurs et de fougères.

"Tu vois, me dit Clios, ce lieu est devenu sacré, les chasseurs et les bûcherons y reconnaissent la présence de leurs dieux et de leurs déesses et ils y déposent leurs offrandes.

Je vais aller chercher du bois pour le feu, pendant ce temps baigne-toi et mets la robe blanche qu'Ismène m'a donnée pour toi. Regarde, c'est elle que je portais dans ce sac qui t'intrigue.

Soyons heureux, c'est notre dernier soir, demain tu partiras pour Thèbes comme tu le veux."

Une violence soudaine surgit en moi : "Ce n'est pas moi qui le veux..."

Il ne proteste pas, il fait signe que cela le dépasse. Mais moi, est-ce que ça ne me dépasse pas ?

Clios a changé, il a l'air de comprendre, il ne laisse pas le silence nous séparer. Il me sourit et c'est une parole dans laquelle je puis le suivre.

Pendant que Clios assemble un fagot, je me baigne et l'eau rapide, amoureuse, attiédie par le soleil sinue autour de moi. La robe d'Ismène me paraît trop blanche pour ma peau hâlée par la route. Je me fais une ceinture de lierre où je pique quelques-unes des fleurs naïves qu'on trouve ici.

Clios revient, un fagot sur la tête et avec ce naturel qui ne le quitte jamais, il se baigne à grand bruit après moi. En allumant le feu je regarde avec bonheur ce corps allègre qui sera de nouveau, demain, un corps séparé, avant de devenir un jour, chose impensable aujourd'hui, un squelette.

Clios sort de l'eau, se sèche en bondissant et vient s'asseoir près de moi. Il est fier de me voir dans ma robe blanche, il n'oublie pas d'admirer la ceinture de lierre et de fleurs. Je lui en donne une qu'il porte à ses lèvres, il est content de la fraîcheur de l'eau, de la bonne odeur des galettes que je fais cuire. J'admire cette capacité toute nouvelle qu'il a de vivre dans le présent sans se fatiguer comme naguère dans la haine ou le mépris.

Moi aussi je me délie, je m'ouvre à ce bonheur modeste mais qui ne cesse pas de croître tandis que l'eau de ce soir transparent franchit sans

fin le barrage avec un léger bruit d'enfant qui joue.

Nous mangeons de grand appétit et j'entends que Clios est aussi ouvert et confiant que moi quand il me demande : "Est-ce que tu penses parfois à Io ?

— Chaque jour, je ne puis penser à toi, sans penser à elle. Narsès m'a dit qu'elle a été la première à t'envoyer à notre secours lorsque CEdipe a voulu se rendre à Athènes."

Clios demeure un moment silencieux puis, comme au terme d'une longue réflexion, il dit : "Io, c'est la vie.

— Est-ce que tu penses que je suis du côté de la mort ?

— Non, Antigone mais tu veux porter un fardeau mortel : celui de ta redoutable famille. Pour Io, rien de pareil. Dans le danger elle nous défendrait comme une biche défend ses faons. Sans cela, la vie est simple et légère auprès d'elle.

— Est-ce que vous dansez ensemble, Clios ?

— Non, Io chante, elle est la descendante du clan de la musique.

— Elle chante comme CEdipe ?

— Non, elle chante comme Alcyon, presque sans paroles."

Je ne puis retenir une question :

"Si tu restais avec moi, que ferait Io ?"

La réponse est sans hésitation : "Elle prendrait un autre homme.

— Un autre homme, vraiment ?

— Io m'aime mais il y a les enfants, le clan, le troupeau. Elle sait qu'il lui faudrait un autre homme."

Je suis stupéfaite, je demande : "Io sait lequel ?

— Oui, je le connais, c'est le meilleur homme du clan.

— Io te l'a dit ?

— Elle me dit ce qu'il faut que je sache, rien de plus."

A ce moment la lune apparaît au-dessus des arbres, elle se reflète dans l'eau assombrie du ruisseau et pénètre, avec sa lumière songeuse, dans notre dialogue. Clios se tait et m'interroge du regard, je pense à Œdipe et à notre nuit d'illumination avant d'arriver à Colone. Ce n'est pas cela qu'espère maintenant Clios qui me dit :

"Quand Œdipe n'avait plus besoin de nous, Antigone, et que la route n'avait pas été trop fatigante, nous dansions le soir. Nous étions un peu malheureux alors, un peu heureux aussi, cela nous a bien manqué quand nous nous sommes séparés. Accordons-nous ce dernier soir d'être seulement heureux."

Je me lève toute joyeuse, j'étais heureuse et je veux, comme lui, l'être plus. Je le suis, dès que la danse s'empare de nous, je ne pense plus rien, je ne désire rien, rien que suivre, sur la route illimitée, les mouvements de Clios. Ils me dictent avec jubilation tout ce que mon corps et mon poids peuvent accomplir dans l'allégresse. La lune, les étoiles, les arbres dansent autour de nous dans le deuil immatériel et souverainement présent d'Œdipe. Grave, les lèvres presque closes, Clios sourit et je suis suspendue tout entière à ce sourire qui n'est peut-être que le reflet du mien. Est-ce que je danse vraiment, est-ce que j'existe encore ? Est-ce que bonheur et malheur peuvent exister en dehors de la danse ? Il n'y a plus autour de moi que Clios qui brille ou disparaît dans l'eau obéissante de l'amour. Clios qui est le soleil que rien ne pourra m'enlever et dont, comme Io – j'en fais serment en cet instant –, je ne serai jamais, jamais, l'adoratrice idolâtre.

La journée a été longue, je ne puis plus arrêter ni contrôler ma danse mais qu'importe si je tombe. Clios me saisit au bord de la chute, me soutient, m'aide à m'étendre sur le lit de branches qu'il a pris soin de préparer pour moi.

La lumière faiblit, l'illimité se désagrège et la nuit, très étrangement, devient la nuit. Clios entreprend seul, pour moi, une danse sombre où je découvre la route abrupte, absurde peut-être, que j'ai suivie et les épreuves qui m'attendent. L'Antigone de Clios est célébrée – autant qu'elle peut l'être et dangereusement au-delà – pour être soudainement broyée par le noir. Ce noir ardent, qui me nie, ne cesse pas de grandir et de me consumer.

Survient qu'il n'y a plus de place en ce lieu que pour le plus extrême. Le noir n'y suffit pas, Clios non plus. Il est frappé de plein fouet par le manque, saisi, figé, paralysé avec son dard brûlant tendu vers moi. Les yeux aveugles, la bouche tordue, il perd conscience et s'engloutit en lui-même.

Je voudrais avoir la voix d'Io pour lancer le chant, le son du blanc ultime dont l'esprit fracturé de Clios a besoin. Que je voudrais avoir comme elle un corps libre d'aimer pour que Clios puisse se redécouvrir en moi. Tout me fait défaut à la fois et dans mon désespoir je me lève et pousse le pauvre cri de la mendicante. Il sort de sa caverne de déréliction, hésite, devient immense. Il s'élance dans la joie souveraine, celle que j'ignore et que pourtant je reconnais. Il passe au-dessus de nos têtes avec un grand bruit d'ailes et disparaît dans un vol d'oiseaux de mer.

J'ai crié comme une femme, je suis heureuse, Clios retrouve le sol. Il essuie ses lèvres

couvertes d'écume, va plonger son visage dans le ruisseau et revient vers moi, superbe et ruisselant. Il ne se souvient que de notre danse de bonheur, il a oublié l'autre, mon cri s'est inscrit en lui bien plus profond que la mémoire.

Il s'approche et me dit tendrement : "Tu es bien fatiguée, Antigone, tu devrais déjà dormir."

Il m'aide à m'étendre, il me couvre de son manteau et disparaît sans aucun bruit, comme il fait.

III

ANTIGONE NE SE RETOURNE PAS

Le lendemain Clios est sombre et fermé quand il me ramène au lieu de son combat, il y a dix ans, avec Œdipe. A quatorze ans, j'ai cru le vivre dans un espace farouche dominé par des arbres immenses. Il est toujours ainsi dans ma mémoire et je suis stupéfaite de m'apercevoir qu'il s'est déroulé dans une mince clairière, entourée d'arbres clairsemés et de médiocre taille.

C'est là que Clios m'a frappée, qu'il me tenait à sa merci quand, sans savoir ce que je faisais, j'ai appelé au secours mon père aveugle. Comment ai-je pu le mettre en péril, lui faire risquer la mort, avec pour seule arme son misérable bâton, face au glaive et à l'invincible rapidité de Clios ?

J'ai appelé, c'est ce qui a été, ce qui ne cesse pas dans notre histoire, de dérouler ses conséquences. Contre toute raison, toute espérance, l'objet d'amour a été terrassé par le père et c'est à un vaincu que, grâce à moi, Œdipe a accordé la vie.

Pendant que ces pensées m'assaillent, Clios me regarde en silence, comme s'il retrouvait une image de moi bien différente de ce que je suis aujourd'hui. Avec effort, il finit par dire : "C'est ici que je t'ai perdue, Antigone. C'est parce

que tu l'as appelé, c'est avec la force de ton appel qu'Eedipe m'a vaincu. Tu le savais ?”

Je le savais, je ne le savais pas, c'est la blessure inexorable, nécessaire peut-être, qui nous a séparés. Comment peut-il croire qu'il m'a perdue, qu'il pourrait me perdre ? Sachant que je réponds à côté, je dis d'une voix tremblante : “C'est ici que tu as commencé une vie nouvelle, celle qui t'a conduit vers Io et la renaissance de ton clan.”

Il ne bouge pas, mais sa voix chargée de colère m'assaille de toutes parts : “Je ne voulais pas d'une vie nouvelle. Pour échapper au feu j'avais tué Alcyon, mon ami, ma vie dès lors comptait pour rien, comme le reste. Je n'attendais rien que la haine de tous et, pour finir, une grande battue où je serais cerné et tué comme une bête sauvage.

C'est alors que je t'ai vue sur la route, vaillante et terrorisée, derrière Eedipe délirant. Je t'ai observée tout un jour, j'ai veillé sur toi toute une nuit. Après cela je te connaissais, Antigone, et je t'ai voulue à moi tout entière, pour que seuls contre tous nous combattons ensemble, le jour de la fin. A quatorze ans tu n'étais pas belle, mais j'en avais assez des femmes belles, assez de les prendre et de les tuer. Je t'aimais toi, la longue, la maigrichonne avec tes petits seins sur le seuil. Oui, à ce moment tu aurais pu être mon Antigone. C'est ce que tu espérais aussi, puisque tu ne m'as pas frappé avec ton poignard, quand tu le pouvais. Et dans la lutte, tu as dû entendre quelqu'un qui te disait tout bas : «Arrêtons. Partons ensemble.»”

Je crie de douleur : “Je t'ai entendu, c'est vrai, mais seulement avec mes oreilles. Mon esprit, mon cœur étaient obscurcis par le combat, par

la peur que tu me tues. Et Œdipe alors, tout seul, qu'est-ce qu'il serait devenu ?

— Ce jour-là, Antigone, tu m'as préféré Œdipe pour toujours !

— Non, Clios, je n'étais pas, je ne suis pas celle qui préfère. Je vous aimais tous les deux. J'étais, je n'ai jamais cessé d'être ton Antigone, et tu le sais !”

Il est dur de l'entendre dire : “Tu n'as pas été, tu ne seras plus jamais l'Antigone que je voulais.”

Ne pas pleurer, ne pas me taire : “Je n'ai pas été l'Antigone que tu voulais violer, pour nous assassiner ensuite Œdipe et moi.”

Et lui Clios, qu'on dirait absent, plongé dans une méditation douloureuse : “C'était le risque, celui d'être mené par le dieu plus loin que je ne voulais. Comme c'était arrivé quand, pour survivre au feu, il m'avait précipité sur Alcyon. Mais il fallait courir ce risque pour connaître l'amour incandescent qui nous était promis.”

Ces paroles traversent ma chair, atteignent en moi la blessure, l'effroi d'avoir été incapable de tout donner à Clios. Moi, si marquée, presque détruite par le crime qui venait de fondre sur mes parents je n'ai pu le suivre dans la voie de sang et de meurtre qu'il croyait la sienne. Ce don qu'il attendait, ce bond aveugle dans le crime que sa folie espérait de moi, il est vrai je n'ai pu le faire.

Io n'a pas entendu la demande farouche de Clios, l'assassin : Avec moi, seuls contre tous. Quand elle a connu Clios il s'était libéré de sa folie meurtrière, elle n'a pas dû entendre cet appel insensé, elle n'a pas dû le refuser.

Je suis tombée, moi aussi, dans une sombre rêverie, dans les labyrinthes les plus obscurs

de la mémoire. Je sens que Clios me regarde mais j'ai fermé les yeux. Le silence entre nous s'est peut-être adouci, je m'entends dire : "Je ne pouvais pas, Clios, être toute à toi dans ta vie d'alors. Je n'étais pas, je ne voulais pas être contre tous. Je ne pouvais pas abandonner Œdipe. J'étais moi, j'en avais... je dois avoir la force de penser que j'en avais le droit."

J'entends ces mots tomber et rouler entre nous avec un fracas énorme. Est-ce qu'ils vont tout briser ?

Il y a un silence que Clios finit par rompre : "Tu en avais le droit, mais c'est à cause de lui que nous n'avons pu vivre l'amour démesuré. Cet amour que tu ne connaissais encore que par mes coups, mon désir de meurtre et mon regard auquel tu ne pouvais refuser le tien. J'étais fou alors, après la mort d'Alcyon. Si j'ai pu lui survivre c'est que, par ses chants, il m'avait laissé espérer ton existence. Dans mon vagabondage furieux à travers la Grèce, c'est toi que je cherchais."

Il y a un nouveau silence où nous revivons ce que notre passé commun a eu d'incomparable et de mutilé. Clios se rapproche de moi et quand il pose doucement sa main sur mon épaule, je me détends et reviens avec lui dans le présent. Il me fait asseoir, près de lui, sur le tronc d'un arbre, le silence d'abord nous suffit, puis il dit : "Tu n'es plus, je le sais, l'Antigone qui aurait pu se perdre dans le crime avec moi. Et moi, je suis celui que tu as changé, qui a été ramené pas à pas vers la vie. Une vie heureuse mais où, comme Io le sait, une part de moi-même se sent prisonnière. Sur la route, tu es devenue l'Antigone de Clios et d'Œdipe, sortant du crime. Maintenant tu es, malgré toi, l'Antigone de toute la Grèce, je dois te partager avec tous,

mais c'est contre mon gré, il faut enfin que je te le dise. Que je te demande pourquoi tu as préféré en moi l'être plus ou moins civilisé, le compagnon d'Œdipe, le peintre, à l'être sans limites, au grand fauve qui hurle et se débat toujours en moi ?”

Cette question émeut chez moi une part sauvage toute pareille à celle qui refuse de mourir en lui et que, moi aussi, je veux garder vivante :

“Je n'ai rien préféré, rien choisi en toi, Clios, je t'ai aimé tout entier, tel que tu es. Mais partir avec toi, vivre l'amour démesuré dont tu parles, c'eût été abandonner Œdipe. Faire comme s'il n'existait pas, comme Laïos quand il a voulu le faire assassiner à cause de l'oracle. Faire comme Thèbes et Créon quand ils l'ont chassé de la cité, comme mes frères quand ils ne se sont pas révoltés contre cette infamie. A cet abandon, je n'ai jamais consenti. Vous étiez deux criminels rejetés par tous, j'étais jeune, ignorante, abêtie par la vie au palais mais ça au moins je le savais : les criminels, eux aussi, ont droit à l'amour. Je vous ai donné le mien comme je pouvais. Si je t'avais tout donné, Clios, Œdipe n'aurait plus eu droit à rien, ce qui aurait été un crime pire que tous ceux que vous aviez commis.”

Nous nous regardons, je vois dans ses yeux que Clios me comprend et que nous partageons en cet instant nos parts sauvages qui célèbrent la gloire impossible, inconsolée de nos refus. Bonheur et malheur, tumultueusement, se succèdent, c'est un partage total, un sommet étincelant qui nous ramène, peu à peu, dans le temps et vers la parole.

“Quand je vous ai quittés, Œdipe et toi, il fallait que je redevienne mon propre guide, aujourd'hui...”